

Les petits cahiers  
d'  
*écritures*

1. MONTESQUIEU-VOLVESTRE

# Les petits cahiers d'**écritures**

*Ce chantier d'écritures  
a été mené sous la responsabilité de Philippe Berthaut*

1. MONTESQUIEU - VOLVESTRE

*Dans la même collection :*

2. Blajan

3. Montesquieu-Volvestre (2) (à paraître)

4. Fronton (à paraître)

Maître d'œuvre : Médiathèque départementale de la Haute-Garonne

Conception réalisation : ACCORD édition

ISBN 2-9510142-0-1

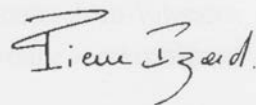
Le coq illustrant cet ouvrage est repris du catalogue de l'exposition consacrée à Pablo Gargallo qui s'est déroulée du 1<sup>er</sup> juillet au 29 octobre 1995 à L'Isle-sur-la-Sorgue.

C'est une expérience originale que le Conseil général a proposé aux habitants de petites villes de Haute-Garonne, puisqu'il s'agit pour eux d'écrire sur leur lieu de vie.

Ces ateliers d'écriture ont lieu dans la bibliothèque municipale sous la direction de Philippe Berthaut. Les écrivains-habitants font ainsi entendre leur voix au travers d'une écriture simple ou complexe de souvenirs personnels et collectifs, d'éléments historiques, d'anecdotes, mais aussi de récits fictifs nés de la rencontre des différents textes écrits.

Tout cela crée donc un ensemble qu'il eût été dommage de ne pas faire partager, d'où l'idée de la création d'une collection intitulée *Les petits cahiers d'écritures*.

Cette collection est unique en son genre par l'originalité de sa démarche. Il est naturel que la médiathèque départementale soit le maître d'œuvre de ce « chantier d'écritures », prouvant une fois de plus le rôle fondamental qu'elle joue dans le paysage culturel de notre département.

A handwritten signature in black ink, reading "Pierre Izard". The signature is fluid and cursive, with the first letter 'P' being particularly large and stylized.

Pierre Izard  
Président du Conseil général  
de la Haute-Garonne

*Ont participé à ces ateliers d'écritures dirigés par Philippe Berthaut :  
André Berthoumieux, Laurent Chabaud, Nicole Comolli, Christiane Fabre,  
Danielle Lecussan, Isabelle Patraud, Marie-France Thoma.*

*Remerciements à notre hôtesse dans la bibliothèque de Montesquieu-Volvestre :  
Anne Montigaud.*

*Autres remerciements à Raymond Clee,  
directeur de la médiathèque départementale,  
et à Marie-Laure Faliero, directeur-adjoint.*

# Préface

Pour parler de ce travail, je préfère employer le terme de « Chantier d'écritures ». Parce qu'un jour, en longeant une autoroute en construction, je fus fasciné par la vision qu'offrait ce paysage chamboulé. Bientôt le chantier se métamorphoserait en une large et lisse bande noire. À la fois bande magnétique portant incrustée en elle la mémoire du lieu et ligne d'écriture vierge comme une cicatrice fermée sur la chair mâchée du paysage.

Analogie profonde. Puisse ce chantier d'écritures approcher dans chaque lieu cette puissance de creusement, d'ébranlement, et aboutir à ces « petits cahiers d'écritures ».

Des habitants viennent dans la bibliothèque municipale. Une seule contrainte : l'objet de leurs écrits, comme plus petit dénominateur commun au groupe, doit être le lieu de vie. Ce qui se tait derrière le nom du lieu, ce qui s'y vit, ce qui s'y rêve – à Montesquieu-Volvestre, à Blajan, plus tard, à Fronton et dans d'autres petits pays de Haute-Garonne –, est convoqué dans ces récits de toutes sortes.

Qui sont ces habitants ? Des enseignants à la retraite plus ou moins férus de l'histoire locale, une bibliothécaire, une éleveuse de moutons, un jeune Rmiste, des chômeuses, un maçon à la retraite, une jeune femme au foyer ou des enfants, le mercredi après-midi. Les rencontres se font tous les quinze jours.

Sait-on exactement ce que recouvre ce terme de « lieu » ? (Pour Littré, le premier sens est : « L'espace qu'un corps occupe ».) En apparence, dans ce creuset, il n'y a rien d'intéressant. Pourtant, le monde commence là où s'ouvrent nos yeux. Il faut s'en persuader.

Au début, les gens ne comprennent pas, ont des réticences. Que peut-on faire avec le banal ? Ils écrivent et puis il n'y a plus de banal. Déjà le lieu s'étoffe, devient plus chaud de ces premiers récits, habitable d'une autre manière.

L'exercice périlleux est là : avoir le courage de plonger dans le banal, dans l'écriture « locale », jusqu'à ce que surgisse le miracle d'un sens neuf à partir duquel nous savons que nous pénétrons dans un autre espace. Cet espace-là, nous l'appellerons « littéraire ». Et dans chaque lieu, le « miracle » eut lieu.

À Montesquieu, le miracle vint par le coq du clocher (en réalité il n'y a pas de coq sur le clocher) devenu « oiseau vert », parole incarnée, prenant figure bien plus tard dans une sculpture de Pablo Gargallo représentant un coq en grande discussion, sur l'axe d'une girouette, avec un escargot. Ce n'est qu'ensuite que nous apprîmes que les habitants de Montesquieu étaient surnommés par leurs voisins « les escargots ».

La grande surprise : chacun porte déjà en lui une écriture à réveiller. Ce n'est peut-être pas de la « grande littérature », mais c'est déjà de la littérature quand dans chaque texte perce une voix qui s'est débrouillée comme elle a pu avec la syntaxe, les figures de rhétorique. Et puis, il n'y a pas une mais *des* voix, plurielles. Ce sont elles qui tissent le sens. Tous ces textes réunis donnent du sens à « quelque chose » qui n'en avait pas avant. Chaque écrit : une vocalise du lieu.

Dans ces ateliers, on lit les textes et on en parle. On se recharge des écrits des autres pour prolonger le sien. Il n'y aura pas de réécriture. Elle a déjà eu lieu secrètement. Les textes épars réunis par le seul lien du lieu se mettent alors à travailler entre eux. Des passerelles s'effondrent. Des connexions nouvelles apparaissent d'elles-mêmes. La fiction naît alors de cette plongée soutenue dans le réel, en devient son ombre portée. Elle est là aux aguets, en attente de textes à venir, d'écrivains à venir. En voici les premiers effets.



# S O M M A I R E

Son de cloche .....	9
L'église sans clocher .....	13
Texte de Daniel Boulanger .....	15
Les rêveries d'un observateur solitaire... ..	17
Flânerie .....	19
Récit de Tapiou, curé de Montesquieu .....	22
La fille de la terre .....	26
Prière du matin .....	31
Le mari d'Angèle dans la rue Mage .....	34
Le mari d'Angèle (2) .....	36
Le mari d'Angèle (3) .....	39
Conte du diable berné .....	44
Les contes de l'oiseau vert (1) .....	51
Les contes de l'oiseau vert (2) .....	55
Histoire de Bernard Cassé .....	59
Une histoire d'amour .....	62
La tête et les jambes (1) .....	68
La tête et les jambes (suite) .....	73
Le dernier Noël de Menicou .....	77
Conte de février .....	80
Compte rendu du Conseil extraordinaire de l'assemblée communale du 26 août 1789 .....	84
Un crime non élucidé .....	88
Relation du Crime de Manel par J.-P. Lattes, correspondant du <i>Télégramme</i> à Montesquieu-Volvestre .....	90
Le mari d'Angèle .....	96
<i>Post-scriptum</i> .....	98





*Première entrée du narrateur  
à grandes volées de cloches dont il se serait bien passé.*

## Son de cloche

### I

**C**omme issue de sa mémoire après une longue incubation lui revint violemment cette comptine de son enfance :

*Maudit sois-tu carillonneur !*

*Que Dieu créa pour mon malheur !*

*Dès le point du jour*

*À la cloche il s'accroche !*

*Et le soir encore carillonne plus fort !*

*Quand sonnera-t-on la mort du sonneur ?*

Elle se chantait sous forme de « canon », chaque enfant ou groupe se décalant d'une phrase par rapport au précédent. Et il se mit à chanter à tue-tête, seul dans sa voiture, cette litanie obsédante, si appropriée à ses nouveaux agacements.

Ayant vécu longtemps en pleine campagne, loin des agglomérations, il avait pourtant bien des fois souhaité vivre au rythme d'un clocher. Il avait rêvé de bourdons, campanes et carillons, fête de campaniles et concert de clochetons. Chantées ou non par Graeme Allwright, il aimait entendre les clochettes tintinnabuler, et jusqu'aux sonnailles des troupeaux qui trouvaient leur résonance dans son cœur. Des vacances en Normandie, à

l'ombre d'un clocher rénové qui envoyait harmonieusement ses notes au rythme des heures et des quarts d'heure, lui avaient confirmé son goût pour le lyrisme des tours d'église. Depuis son déménagement, il avait moins de certitude à ce sujet.

## II

Les douze coups de minuit résonnent interminablement dans la chambre. Dans trois minutes, ils frapperont encore. « Que faire de ces trois minutes ? », panique-t-il. Rien bien sûr, rien d'autre qu'une attente forcée, les muscles tendus à faire mal, la respiration contenue et l'estomac noué. Ou bien la recherche éperdue d'une fuite quasi impossible.

Dans la lecture parfois, si l'esprit est bien accaparé par le texte, on se retrouve sain et sauf au-delà des trois minutes. Rare, très rare détournement de l'ouïe. Alors, attendre, dans la crispation, les douze prochains coups, la tête sous l'oreiller, les doigts enfoncés dans le creux des oreilles, en remâchant les premières mesures de cet air émergé de son enfance :

*Maudit sois-tu carillonneur !*

*Que Dieu créa pour mon malheur !*

Il avait essayé les boules Quiès, mais n'appréciait pas d'être ainsi coupé du monde, dans un silence feutré, comme un insecte gisant sur la ouate au fond d'un bocal.

Il en compta neuf, explosions métalliques sur ses nerfs à fleur de peau. La réminiscence du bocal lui avait épargné les trois premiers coups. Il allait pouvoir s'endormir maintenant, en toute sérénité, prendre son temps, goûter le silence, qui ne risquait plus grand-chose à cette heure-ci. Un coup à la demie de minuit, un coup à une heure, un coup à la demie de une heure. Tout juste trois petits coups en 90 minutes, trois petits coups de rien du tout, qui avec un peu de chance iraient se perdre dans ses rêveries, passeraient tota-

lement inaperçus et ne troubleraient plus son endormissement. Enfin presque, car en se laissant couler dans la langueur du sommeil lui revint à la mémoire la suite du petit chant à canon :

*Dès le point du jour  
À la cloche il s'accroche !*

### III

Les tympan captèrent *in extremis* les deux derniers coups de six heures, assez mollement d'ailleurs, comme s'ils voulaient se mettre en grève du son. Le radioréveil n'allait pas tarder à se déclencher. En écoutant les infos, il échapperait à la demie de six heures. Avant sept heures, il serait sous la douche, protégé par les murs et la porte close de la salle de bains, soustrait à la folle envolée de l'angélus, couplée aux sept premiers coups, suivis des sept coups récidivés !

Passé encore pour le glas, les mariages, baptêmes et invitations à l'office (pour ceux qui sont concernés), mais cette avalanche de sonneries temporelles à une époque où pas un foyer n'est exempt de montre à quartz, réveil électronique, horloge murale ou pendule de collection, où l'heure s'affiche dans la rue, les boutiques, les cafés, les voitures, cette avalanche donc, est... voyons... anachronique ! oui, et un gaspillage d'énergie ! (la sienne principalement !). Là, il commençait à délirer.

### IV

Il passa l'après-midi à peaufiner un rapport, et il venait tout juste d'achever un texte de commande...

*Et le soir encore carillonne plus fort !*

Ça, on pouvait le dire ! De nouveau, l'angélus brisa sa concentration. Décidément, la si belle cage de briques roses ne protégeait pas une mystérieuse diva, mais un oiseau mécanique, à la voix enrouée, vibrant de toute sa ferraille désaccordée. Il lui revint avec rage l'envie désespérée de commander des doubles vitrages pour ses fenêtres les plus exposées, mais cela ne ferait qu'agrandir le bocal, et, l'isolant du fracas des cloches, le couperait également du bruissement de la rue, du murmure de la vie.

*Quand sonnera-t-on la mort du sonneur ?*

## V

**E**spoir vain ! Il n'y a plus de sonneur ! Personne pour cristalliser sa rancœur. Rien qu'une boîte grise renfermant une machinerie électrifiée, au fonctionnement infailible, exaspérant. Seuls répits, d'improbables coupures de courant.

Un jour pourtant il crut trouver son bouc émissaire, en tombant par hasard sur une note d'un historien local. Un prince bienfaiteur et trop zélé aurait favorisé la construction de ce clocher, ajouté à l'édifice initial comme une pièce rapportée. Pour une oreille exacerbée comme la sienne, c'était un comble ! Ah ! ce comte de Foix !... mais terminant sa lecture sur la devise menaçante du seigneur, il ne regretta pas que quelques siècles les séparent.

*Où il convient de préciser que le narrateur,  
fidèle lecteur de la bibliothèque municipale de Montesquieu-Volvestre,  
découvre un texte écrit par monsieur André Berthoumieux  
sur l'église et son clocher.*

## L'église sans clocher

CE MONTAGE RÉSULTE D'UNE HYPOTHÈSE

**L'**église était lieu de culte et de recueillement. Mais les tours d'angles, le chemin de ronde que l'on devine encore sur les murs latéraux et que l'on peut encore parcourir entre les deux échauguettes sur la façade, font penser à une forteresse, comme un donjon de château fort, dernier dispositif de défense de la cité.

Dans ce système défensif, à quoi pouvait servir un clocher ?

De guet, dira-t-on... C'est payer bien cher l'installation d'une vigie qui ne verra guère plus que du haut de la tour crénelée. C'est surtout se priver d'un point défensif important car ce côté de l'église ne peut plus être utile aux défenseurs et les étages supérieurs du clocher n'ont, semble-t-il, jamais abrité que des cloches, peut-être un guetteur mais pas une garnison.

Quand on observe attentivement la façade, un détail ne peut pas échapper. Ce parfait parallélisme de la construction des deux pans qui soutiennent l'un la tour crénelée, l'autre le clocher jusqu'au premier étage à seize pans de ce dernier.

Premier étage aveugle et qui, à l'intérieur, contient l'équivalent de la plate-forme de défense de la tour crénelée de gauche avec une voûte dont on parlera plus bas. D'où l'hy-



pothèse que le clocher est de construction plus tardive que l'église et qu'il a été bâti sur la tour crénelée de droite une fois arasée sa partie supérieure (créneaux et ouvertures). Peut-on étayer cette hypothèse autrement que par des supputations qui ne sont peut-être que du domaine de la rêverie? Pour l'instant, aucun document d'archive n'est venu transformer cette hypothèse en vérité historique.

Mais 1) il est curieux que l'accès au clocher ne puisse se faire que par la tour gauche et le chemin de ronde. 2) Il serait intéressant d'avoir l'avis d'un expert sur la voûte de l'ancienne prison qui ressemble à la voûte de la crypte dont la construction ne saurait remonter au-delà du XIV<sup>e</sup> siècle. 3) Déterminant serait l'avis d'un autre expert sur les matériaux employés pour la construction du clocher : les briques de terre cuite sont-elles de la même épaisseur que celles utilisées pour la construction de l'église, techniques de construction?...

En attendant l'avis de tous ces personnages, nous aimons à croire que le clocher et la tour ronde qui abrite l'escalier d'accès ont été bâtis postérieurement à l'église primitive.

Le comte d'Armagnac, en 1376, attaque Montesquieu, fidèle au comte de Foix. S'ensuivent un carnage (quartier du Carné), le viol et le saccage de l'église. La tour droite est démantelée (peut-être par les premiers obusiers), le portail détruit, la façade endommagée, l'église pillée. Quelques décennies plus tard, le calme revenu, le comte de Foix, qui aime ses sujets, les aide à reconstruire leur église et comme les temps sont plus sereins on va y construire un clocher qui abritera des cloches.

Et la girouette qui le surmontera jusqu'en 1809, reconnaissance de la part des habitants de Montesquieu ou signature pour marquer le pouvoir, portera gravée la fière et agressive devise des comtes de Foix : *Tòca si se gausas !* (touche-moi si tu l'oses).

*Où le narrateur, lisant un texte de Daniel Boulanger,  
a la sensation troublante que ce texte l'interpelle  
quelque part sans savoir où.*

Les toits émergent de la nuit. À leur arête, la lumière en formation resserre les couleurs jusqu'au givre et dans un souffle les relâche, rendant à la tuile, à l'ardoise, à la pierre, leur douceur et leurs rides. Au-dessus des jardins fripés, la flèche de la cathédrale atteint le premier volatile, coq vert encore bardé d'ombre, et l'on entend un cri. Les lampes meurent à quelques minutes de leur naissance. Certaines n'ont que le temps d'un éclair et l'on apprend l'heure comme on découvre le mot d'une langue nouvelle.

Le mur de gauche, dans le carreau du bas de ma fenêtre, cesse de trembler pour devenir un tableau plein d'éclats gris, pareil à une porte qui s'ouvre sur d'autres portes, et toutes n'arrêteront de battre qu'au milieu de l'après-midi s'il fait soleil. À droite, sur les pavés, les hommes que je connais, les femmes que je devine, passeront à heures fixes, mais j'espère les inconnus plus empanachés qu'Indiens avec leurs paroles qui garderont jusqu'au soir leur frais chatoïement. Il ne faut pas que je les manque. Ces nouveaux me redonnent un peu d'enfance. Il n'y aura bientôt, bien trop tôt, qu'un seul visage pour tous. Les passants, si différents quand on les prend à part, bleus, jaunes ou rouges, se fondent comme les éclats de verre d'un vitrail en une seule coulée mais sinistre, à l'inverse de la rose dans la nef voisine. Celle-là ne cesse de s'ouvrir. J'ai forgé un rossignol pour la porte basse de

l'église. J'y suis rentré, le premier jour de mon installation dans la ville, parce qu'elle est dédiée au saint dont je porte le nom. On l'ouvre à la foule deux fois par semaine, pour le marché, et elle sent Dieu plus que toute autre, avec ses caisses de poisson, ses piles de fromages et la longue haleine des marchands. Je vais m'y perdre quand on l'abandonne. À certaine coulisse de l'aube, quand elles ont fini de dormir debout, les rues font le même bruit de soie que les filles qui reviennent de danser. Un peu plus tard, on ouvre les conduites d'eau avec de grandes clés en forme de T. Chacun nettoie son trottoir et ses marches. Les façades prennent de la hauteur. Le jour a des mouvements de fougère. Les fenêtres, les porches, les arbres, partent en tous sens.

Seuls les visages se réduisent et leurs ondes au lieu de fuir se concentrent sur le noyau qui n'arrêtera plus de tomber. J'entends le bruit des boules sur le billard du Grand Café. Eh bien, nous allons sortir, nous aussi, saluer un tel et lui demander comment il va pour lui confier plus sûrement nos ennuis. La ville devient le palais des miroirs. Je croque mes reflets. Des mains me touchent qui ont ma fièvre. Louise dit mes mots, Hélène mes silences. Une rue vaut l'autre. Des bosquets de poussière s'effondrent. Le bateau de papier dans le bassin du parc file au bout du monde. Vous trouverez peut-être un livre sur le banc du jardin public, laissé à dessein par un charitable et fol inconnu, car ses pages ne sont qu'à la gloire de toutes choses. Vos tristesses se retournent avec la douceur d'un gant de Suède. Le train des messageries roule vers les places fortes. Sifflet. Sirène. Cloches. Du soleil un oiseau fait une persillade. Hache. Rythmes. Voix. Usines. De grands trous s'ouvrent au bas du ciel. La mémoire retrouve ses plis.

Daniel Boulanger



une église somptueuse. (Ouvrons ici une petite parenthèse pour dénoncer le mauvais plaisant qui a prétendu que cette église était le produit du travail du diable!)

Et dans les profondeurs de mon subconscient une image apparaît en négatif, ombre dessinée dans la lumière blafarde, où brillent d'éclats multicolores les vitraux d'une rosace triomphante. Ce n'est plus un vrai pignon mais un appareillage moins pentu qui soutient un toit de tuiles romanes. Ce toit vient mourir sur le chemin de ronde des murs latéraux. À droite et à gauche, deux tours identiques avec créneaux, machicoulis et meurtrières, deux tours qui viennent légèrement en surplomb du mur de la face. En un mot, deux tours dont on peut encore apprécier la forme et la dimension sur la façade arrière où sœurs jumelles elles existent encore, malheureusement arasées comme leur frère chemin de ronde par la toiture récente (1780).

Tout devient clair dans ma rêverie. Amoureusement, mon œil suit le contour des arcures romanes, le trajet des sentinelles qui parcourent d'un pas lent le chemin de ronde, les encorbellements qui soutiennent les tours de défense.

Je sors de ma rêverie. Avec l'impression vaniteuse peut-être d'être parvenu à la vérité historique, avec la satisfaction encore plus vaniteuse du devoir accompli.

Historien local comblé! Je rencontre le père Jean desservant et lui montre en pointillé la véritable forme de son église. « C'est une belle reproduction, bon travail! », me dit-il, stupéfait, lorsque je lui fais remarquer que son église n'a plus de clocher.

Pourquoi? À cette époque, les habitants de Montesquieu avaient surtout besoin de se défendre contre les méchants et un clocher ne pouvait servir qu'à abriter des cloches.

Et pour appeler les gens aux offices? On sonnait de la trompette ou le bedeau ou les clercs passaient dans les rues avec les crécelles.

Historien local, dites-vous! Vos méthodes paraissent un peu douteuses et vos arguments des sophismes. Peut-être, mais si c'était vrai? S'il était vrai que le clocher et l'énorme tour crénelée ont été bâtis bien plus tardivement?

*Où cette manière (personnelle) de raconter  
nous entraîne mine de rien dans une promenade commentée  
de Montesquieu-Volvestre.*

## Flânerie

**F**lânerie à travers les rues de la ville. Le crépuscule éclaire la dernière heure de désœuvrement. Dans cette longue soirée d'été, les ombres surgissent.

Je passe près de la maison à colombage de la rue Porte-de-Rieux qui était, il y a longtemps de cela, une hostellerie à l'enseigne du « Renard sans queue ». Henri III, roi de Navarre, est venu s'y reposer, rêvant certainement d'un trône plus élevé. J'entends sa suite bruyante et le froufrou des amples robes des dames qui l'accompagnent. Je passe sous la porte de Rieux. Les sentinelles me sourient. Je n'arrive pas à démêler dans leur sourire la part d'amitié et celle de la moquerie à l'égard du personnage familier, de l'original qui erre tantôt les yeux baissés, tantôt la tête en l'air.

Je leur rends leur sourire et, hors la porte, je reviens au présent, sur les restes de l'ormeau, de Sully (dit-on), dont la ramure il y a quelques années abritait la fontaine et le lavoir de la Pichette. La fontaine est toujours là, abondante et fraîche et claire. Une affiche sinistre met en garde le consommateur potentiel contre la teneur exagérée en nitrates et autres poisons. Et pourtant le bec de métal déverse à profusion une eau tentante pour l'assoiffé.

Autrefois si vous souffriez de resserrement du ventre, quelques gorgées de cette eau remédiaient à l'affaire. On raconte même qu'un jeune garçon victime de sa turbulence

avait fait couler sur son bras cassé cette eau miraculeuse. On dit aussi que le miracle ne s'était pas produit.

Le lavoir est là aussi, au moins ce qu'il en reste. Les murs de brique répètent les coups rageurs des battoirs et le murmure des conversations des lavandières dans la moiteur d'une autre soirée d'été.

Plus bas, l'Arize s'infléchit vers le moulin de Barrau. Les grenouilles mettent au point leur symphonie nocturne. Un colvert et sa femelle, la tête et le cou plongés dans l'eau, essaient de satisfaire leur rêve aquatique. La carpe ou le brochet, « son compère », viennent saluer le monde aérien dans un plouf sonore. Le héron cendré, son aigrette dressée, perché sur une branche morte, est le seul spectateur de la scène. Flegmatique. Le martin-pêcheur passe comme un éclair bleu.

Je descends les marches de pierre curieusement assemblées comme un puzzle. La tradition rapporte qu'elles étaient les marches que devaient franchir les fidèles de Notre-Dame du Bout du Pont pour accéder à la chapelle qui lui était consacrée. Deux cents ans après sa destruction, cette eau qui s'échappe du bec de métal lui rend hommage. Les pieds dans l'eau, j'échappe au monde pour devenir l'ermite de la fontaine, le reclus du lavoir qui rêve de consacrer le restant de sa vie à la méditation et à la prière.

Le soleil rouge qui annonce le beau temps pour le lendemain caresse obliquement l'eau de la rivière et l'eau glauque se teinte de traces sanguinolentes. Vert de l'eau, rouge du soleil, rose des briques, scintillement argenté des gouttelettes de la « Pachère », tout cela participe à l'envoûtement. Les bruits du monde extérieur n'arrivent plus jusque-là.

Le soleil disparaît dans la masse confuse du pic du Midi. Au-dessus de moi, les plaintes métalliques d'un oiseau me lancent un message clair :

– Ose!...

À ce cri, comme d'habitude, monte en moi la pulsion de l'instant. Je monte rapidement les marches de pierre en cherchant les articulations du puzzle pour déjouer l'enchan-



ment. Je cherche un passage vers l'eau de l'Arize. Je descends le talus abrupt en me piquant aux orties, en me déchirant aux ronces. L'eau m'attend. Les traces sanguinolentes du soleil couchant sont devenues des tentacules noirs qui se tendent vers moi.

– Ose !.. crie encore l'oiseau.

Je me retrouve au milieu de la rivière. Dans le ciel qui s'obscurcit, je guette la naissance des premières étoiles, celle du berger d'abord puis toutes celles que je ne connais pas. Sur mon corps glissent comme une multitude d'amarantes les brins d'un gazon tondu. Devant moi se dresse le mur du lavoir de la Pichette. Dans les soubassements je cherche la solution d'une énigme rapportée par la tradition.

Il y a bien longtemps, un baigneur audacieux en quête d'aventure (plus prosaïquement peut-être un pêcheur braconnier) avait disparu à cet endroit et n'avait reparu que le lendemain soir dans un monde qui le pleurait.

Il avait raconté qu'il s'était engagé dans une excavation et s'était retrouvé dans une caverne, que le lendemain soir seulement le soleil couchant lui avait indiqué le chemin de retour à la vie.

Je cherche en vain l'entrée de ce monde inconnu. Tout s'assombrit. La berge disparaît. Les aulnes immobiles imposent leur silhouette incertaine.

Seul le bruit des battements de mes pieds pour regagner la rive, la terre ferme, le monde connu.

Et le rire moqueur d'une fillette.

André Berthoumieux